

FEUILLETON DE L'APOTRE

L'Héritier des ducs de Sailles

PAR M. DELLY

4

— Pourtant c'est une affaire si grave ! dit Noella en joignant les mains. Cette vie terrestre est si courte tellement traversée d'épreuves et de tentations ! Et même, si vous arrivez à la vérité, vous aurez toujours été privé des émotions de l'enfance chrétienne, vous n'aurez pas ces souvenirs qui subsistent même chez les moins fervents. Ce sont là cependant de si douces choses !

— Je m'en doute, dit-il gravement. Mais mon oncle a été logique, puisqu'il ne croyait pas lui-même.

— Eh bien ! plus de musique ? demanda du dehors la voix de M. Dugand ; Mlle Noella nous avait promis cette romance de Mendelssohn que j'aime tant....

Noella se remit au piano, elle joua comme jamais elle ne l'avait fait encore ce morceau favori du vieillard. Son âme était émue de l'aveu si sincère que venait de faire Stanislas Dugand, elle s'attristait de voir loin de toute religion cette âme qu'elle sentait très haute, profondément loyale. Mais Dieu, précisément à cause de cette droiture, ne lui ferait-il pas la grâce d'atteindre à la vérité ?

— Comme vous avez bien joué ce soir ! dit la voix un peu frémissante de Stanislas lorsqu'elle se leva du piano. Je souhaiterais vous entendre toujours. Elle rougit un peu et se mit à rire.

— Vous êtes bien indulgent, Monsieur ! C'est chose méritoire de votre part, car, dans vos voyages, vous avez été à même d'entendre des artistes.

— Vous ne vous doutez donc pas, Mademoiselle, que vous êtes artiste vous-même ? Jamais je n'ai entendu un jeu qui me fit aussi profondément vibrer.

De nouveau, une légère teinte pourpre envahit le teint de Noella. Elle savait Stanislas fort difficile en matière d'art et peu facilement complimenteur. Aussi son appréciation était-elle extrêmement flatteuse, même pour la modeste Noella, surtout dite sur ce ton d'enthousiaste conviction.

Elle se dirigea vers le dehors, et Stanislas la suivit. Ils s'assirent en face de M. Dugand et de Mme des Landies. Dans le jour tombant, la belle physionomie énergique du jeune ingénieur et le délicat visage de Noella s'estompaient l'un près de l'autre. Mme des Landies les regardait pensivement, et son visage fatigué s'éclairait un peu au reflet d'une douce pensée.

— Combien vous êtes heureux d'avoir un tel neveu ! murmura-t-elle en se penchant à l'oreille de M. Dugand. Plus nous le connaissons, plus nous l'apprécions.

Un éclair de joie orgueilleuse passa dans le regard froid du vieillard.

— Oui, c'est un homme comme on en voit peu, dit-il lentement. La nature était magnifique, la culture a été facile. Maintenant, il est tel que je l'ai rêvé, et prêt pour la lutte.

Un bonheur triomphant vibrait dans sa voix, et Mme des Landies s'en étonna un peu, vu l'ordinaire impassibilité du vieillard.

II

ENTRE AMES SYMPATHIQUES

Les vacances étaient à leur dernière période, et les jeunes gens, profitant des journées moins chaudes s'empressaient d'organiser quelques excursions plus longues. Noella y prenait généralement part, ses élèves étant, pour la plupart, en villégiature. Sa jeunesse, privée de distractions, s'était épanouie pendant ces deux mois, elle avait laissé fréquemment paraître la chamante gaieté trop souvent étouffée par les préoccupations de tout genre. Son cœur éprouvait même à certains moments une impression d'allégresse inexplicable qu'elle ne cherchait pas à approfondir.

Stanislas devenait de plus en plus l'intime de la maison. Une profonde amitié l'unissait maintenant à Pierre, les enfants étaient fous de lui et se lamentaient déjà en songeant au jour, probablement prochain, où il s'éloignerait.

— Pas en Amérique, au moins, dites, Monsieur Dugand ? demandait Raoul en se pendant à son bras.

— Je cherche de préférence une position en France, mais, enfin, si je trouve mieux ailleurs... Allons, ne faites pas cette tête désolée, mon ami Raoul, j'en ai encore pour un peu de temps avant de vous quitter. En attendant, organisons donc quelques chose pour bien remplir la fin de nos vacances.

Un jour, Stanislas emmena la famille des Landies à Argelès, dans l'automobile d'un ingénieur américain connu par lui aux États-Unis et retrouvé à Pau. Ils parcoururent, sous un ciel idéal, la délicieuse vallée et revinrent déjeuner un peu tard dans la petite ville pyrénéenne.